



HAL
open science

Grammaticalisations possibles et contraintes typologiques : le cas du basque

Didier Bottineau

► **To cite this version:**

Didier Bottineau. Grammaticalisations possibles et contraintes typologiques : le cas du basque. Sylvie Hancil. Fonctionnements linguistiques et grammaticalisation, Lambert-Lucas, pp.81-99, 2018, 978-2-35935-210-8. hal-01818526

HAL Id: hal-01818526

<https://hal.science/hal-01818526>

Submitted on 19 Jun 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Grammaticalisations possibles et contraintes typologiques : le cas du basque

Didier Bottineau, CNRS, UMR 7187 LDI, Université Paris 13

Introduction

On trouve assez peu d'études sur la grammaticalisation en basque, et avec des acceptions distinctes du terme grammaticalisation. La définition de Traugott 1996 insiste sur la diversité des contraintes (morphosyntaxiques, pragmatiques) pesant sur le « matériau lexical » (et non les « unités » ou les « mots » :

Traugott (1996 : 183) : « Grammaticalization [...] is that subset of linguistic changes whereby lexical material in highly constrained pragmatic and morphosyntactic contexts becomes grammatical, and grammatical material becomes more grammatical ».

Cette définition contient en germe tous les débats bien connus comme celui sur l'unidirectionnalité, et surtout la fragmentation ancienne et actuelle du domaine entre différents processus considérés selon les approches comme des composantes ou des partenaires de la grammaticalisation : la morphématisation de lexèmes (Honeste 2005), qui s'articule avec les notions de *dématérialisation* et de *subduction* dans le cadre de la psychomécanique du langage de Guillaume ; la constructionnalisation par émergence de constructions incluant des lexèmes grammématisés (Traugott et Trousdale 2013), la pragmatification (Diewald 2011), la cooptation (Heine 2013), et dernièrement la syntaxalisation (Mélac 2015). A cela s'ajoute le fait que le terme *grammaticalisation* est souvent utilisé pour parler de l'insertion dans les systèmes de langues d'un domaine d'expression formalisé par un système grammatical, comme le fait Rebuschi (1981) pour l'allocutivité en basque (et à sa suite Bottineau et Roulland 2007b) ; on emploiera ici le terme de morphémisation (Wittwer 1997) employé dans une perspective systémique et synchronique, à distinguer de la morphématisation (processus diachronique).

Il se trouve que le basque, pour des raisons typologiques, se prête plus ou moins à ces différents processus, raison pour laquelle on a intitulé cette étude « les grammaticalisations possibles » sélectionnées par les propriétés typologiques du basque. De manière non exhaustive, on trouve donc :

- la morphématisation de verbes en auxiliaires (Mounole 2006, 2009) et en diverses particules (*ari* « agir » → particule du progressif)
- la dématérialisation de certains noms (*buru* « tête », *buruz* « à propos de », *bere buru* « sa tête » ou périphrase des énoncés réfléchis) et du numéral *bat* « un » en article indéfini ;
- la morphématisation de certains noms dans le contexte d'une constructionnalisation : *etxearen barnean* 'à l'intérieur de la maison' → *etxe barnean* 'à l'intérieur maison' → *etxe barne* 'intérieur maison' (où *barne* lexical en finit par jouer le rôle d'une postposition inessive) ;
- la syntaxalisation de certains verbes dits impersonnels, munis d'un régime valenciel propre et contrevenant avec les principes encadrant la structuration de la proposition basque avec l'accord multiple ;
- la pragmatification ou cooptation de certains conjonctions de coordination comme *eta* « et », *edo / ala* « ou », *baina* « mais » en position finale (Bottineau et Roulland 2007c), ,

comme on l'observe avec *but* en anglais (Hancil 2014), *oder* « ou » en allemand parlé, *aber* en bavarois, *però* en italien, *mais* en bas-normand (Bottineau, étude en cours).

- la grammaticalisation comme inscription grammaticale de l'expression de certaines notions, ou morphémisation (Wittwer 1997, comme la spécification de l'allocutaire par son sexe biologique (et non son « genre ») dans la conjugaison agglutinante du verbe ou de l'auxiliaire (Rebuschi 1981, Bottineau et Roulland 2007b, Antonov 2013) ; il serait plus judicieux de parler ici de morphématisation.

La disparité de ces emplois reflète implicitement le fait que le basque se prête assez peu à la grammaticalisation dans ses acceptions classiques de morphématisation et dématérialisation.

On commence par exposer les traits typologiques du basque qui délimitent les implantations possibles de la grammaticalisation (section 1) avant de détailler l'inscription de noms dans des locutions postpositionnelles complexes (section 2), la question de l'auxiliarité et de la valence dans le groupe verbal (section 3), la morphémisation sexuée de l'allocutaire dans la conjugaison allocutive et l'emploi de certaines particules (section 4).

1. Eléments de morphosyntaxe basque

L'énoncé basque est caractérisé par des contraintes morphosyntaxiques fortes qui délimitent avec précision les sites où peuvent se jouer des phénomènes de grammaticalisation. Certaines langues comme le tongien caractérisent l'énoncé par des constructions où s'implantent les unités lexicales avec la plus grande liberté, laissant l'impression d'une acatégorialité de principe en langue et d'une catégorisation en discours par inscription positionnelle et relationnelle en syntaxe, ou d'une transcatégorialité quasi universelle de ces unités, qui s'en trouvent candidates potentielles à toutes les formes imaginables de grammaticalisation des unités lexicales. Tel n'est pas du tout le cas du basque, qui semble articuler des éléments contradictoires : d'un côté, des unités lexicales qui pour une part jouissent d'une liberté transcatégorielle remarquable (*gorria* « le rouge », « qui est rouge », « celui qui est rouge ») ; d'un autre côté, une forte modularité morphosyntaxique et sémantique à divers égards :

- les groupes nominaux disposent d'un modèle d'organisation unique qui traite séparément l'ordre des constituants lexicaux et le train de marqueurs grammaticaux à leur suite, et limite fortement les possibilités de transfert d'une zone dans l'autre ;

- le groupe verbal dispose également de principes unifiés reposant sur l'accord multiple et plastique avec un ou plusieurs participants explicites ou implicites, et éventuellement la formation de périphrases verbales traitant séparément la question de l'aspect (participe lexical préfinal) et tout le reste (temps, modalité, personne au niveau de l'auxiliaire grammatical final), ce qui limite et contraint fortement les possibilités de grammaticalisation de verbes lexicaux dans un rôle d'auxiliaire : *Ni nator* « moi, je viens » (conjugaison synthétique) vs *Ni etortzen naiz* « Moi, je viens » (itératif), formé du participe présent *etortzen* « venant » et de l'auxiliaire monovalent *naiz* « je suis ».

Commençons donc par la structure du groupe nominal et l'analyse des contraintes qui pèsent sur les faits de grammaticalisation.

2. La modularité du groupe nominal

Le groupe nominal peut se ramener à un modèle unique : GN = Lexis + Nexus. Je nomme Lexis la partie lexicale antéposée, qui regroupe l'ensemble des éléments lexicaux, dans l'ordre ((adverbe)), nom, (adjectif) ; et Nexus, la partie grammaticale postposée, qui regroupe

l'ensemble des marqueurs traitant de la détermination (définitude et prédicativité marquée par *-a* : *etxea* « la maison »), du nombre (*etxeak* « les maisons »), de la fonction syntaxique (*etxean* « dans la maison » avec *-n* inessif). La lexis et le nexus sont modulaires en ce qu'ils possèdent deux modes d'organisation syntaxiques distincts et disjoints :

- la lexis se présente comme un formulaire où les éléments possibles se présentent dans un ordre fixe ((Adv)) N (Adj) : *etxe* « maison », *etxe polit* 'maison joli' « jolie maison », *oso etxe polit* 'très maison joli' « très jolie maison ». L'unité lexicale *etxe* « maison » est considérée comme nom du fait qu'on ne la rencontre que dans la place syntaxique du nom dans cette construction qu'est la lexis. L'unité lexicale *oso*, qui exprime la notion de totalité, est transcatégorielle et reçoit sa fonction de nom (« le tout »), d'adjectif (« entier ») ou d'adverbe (« très », « entièrement », « complètement », « totalement ») de son inscription positionnelle dans le nexus relativement à d'autres marqueurs. Les dictionnaires donnent pour *oso* toutes ces classes de mots, qui ne se dérivent pas les uns des autres et ne sont pas marquées morphologiquement. Combinons les différents formats de lexis à un nexus réduit à sa plus simple expression, le défini *-a* :

[SN]FLEX_n

<i>etxe</i>	maison
[<i>etxe</i>]a	maison + une / la : une / la maison
[<i>etxe polit</i>]a	maison + joli + ART : la jolie maison
[<i>oso etxe polit</i>]a	très + maison + joli + ART : la très jolie maison
[<i>etxe oso</i>]a	maison + tout + ART : « la maison entière »
[<i>oso</i>]a	tout + ART : « le tout »
<i>Etxea polita da</i> :	la maison est jolie (<i>etxe-a</i> : NOM-a ; et <i>polit-a</i> : ADJ-a)
<i>Etxe polita da</i> :	c'est une jolie maison.

- Le nexus se présente comme un train de marqueurs de définitude (*-a*), de nombre et de fonction syntaxique : *-k* ergatif (*Katuak sagua jaten du* « le chat mange la souris », *-i* datif (*Katuak saguari begiratzten dio* 'le chat, la souris, la lui œille' « le chat regarde la souris ». La morphologie du nexus est complexe : certains couples de paramètres (cas, définitude et nombre) sont réalisés par des marqueurs qui les amalgament partiellement ou totalement, en sorte que l'on ne reconnaît pas nécessairement dans l'agglutination une molécule formée d'atomes qui spécifieraient chaque atome séparément : le pluriel du datif *saguari* « à la souris » est *saguei* et non **saguarik* (datif *i* + pluriel *k*), le *e* amalgamant le défini et le pluriel. Les fonctions actanciennes de l'absolutif, de l'ergatif et du datif, qui déclenchent un accord verbal simple, double ou triple par des indices agglutinés, ne sont pas surcomposables et s'excluent mutuellement à la manière des cas lexicaux du latin (nominatif vs accusatif vs datif) ; en revanche, les autres « cas » (inessif locatif, allatif directif, possessif, délimitatif...) ne s'excluent pas mutuellement et sont surcomposables pour produire des relations syntaxiques colorées par des configurations sémantiques élaborées ayant trait à l'espace, la temporalité, la causalité, l'instrumentalité, les relations de possession et de méronymie. Les surcompositions vont jusque quatre niveaux, et la cumulation des marqueurs de ce type est clairement compositionnelle, sans amalgames, avec relation transparente entre chaîne de marqueurs et train de relations. Pour une lexis simple comme *etxe* « maison », on peut envisager un nexus plus ou moins élaboré :

<i>Etxe</i> [a]	maison-ART	« la maison »
<i>Etxe</i> [ra] (noa)	maison-ALL	« (je vais) à la maison »
<i>Etxe</i> [rako] (bidetik)	maison-ALL-DEL	« (par le chemin) d'à la maison »
<i>Etxe</i> [rakoan]	maison-ALL-DEL-ART-INESS	« dans le d'à la maison » (= en allant...)
<i>Etxe</i> [tikoan]	maison-ABL-DEL-ART-INESS	« dans le de la maison » (= en venant...)

Les deux segments de la lexis et du nexus sont deux « trains » distincts, l'un lexical, l'autre morphématique, chacun étant muni de règles propres parfaitement indépendantes, ce en quoi il y a modularité. Il est possible de combiner librement les deux complexités :

[oso etxe polit]a très + maison + joli + ART : la très jolie maison
 Etxe[tikoan] maison-ABL-DEL-ART-INNESS « dans le de la maison » (= en venant...)
 [oso etxe polit][tikoan] « en venant de la très jolie maison »

La modularité est en partie due à l'altérité morphologique des constituants : en principe, les unités lexicales de la lexie sont mono- ou poly-syllabiques, alors que les marqueurs du nexus sont phonémiques (défini *-a*, datif *-i*, ergatif *-k*, inessif *-n*, instrumental *-z...*) ou tout au plus syllabiques (allatif *-ra*, ablatif *-tik*, connectif *-ko...*), certains étant au demeurant des compositions figées (*-tik*).

Dans ces conditions, la question de la grammaticalisation de l'unité lexicale peut se poser de manière très simple. Dans une langue romane, une unité lexicale comme *casa* peut se grammaticaliser par repositionnement syntaxique, changement de catégorie, et éventuellement altération du signifiant correspondant à l'évidement notionnel et à la schématicité de la relation abstraite évoquée (*chez*), mais cette relation entre décoloration et stylisation d'un signifiant relationnel n'est pas nécessaire et ne réalise pas une contrainte systémique (cf. *pendant*, *durant* : participe présent et préposition). En basque, la grammaticalisation d'une unité lexicale requiert son *transfert de la lexis vers le nexus*, et donc qu'elle s'adapte d'une manière ou d'une autre en se délocalisant d'un système de contraintes vers un autre qui lui est complètement étranger, à la fois pour des raisons morphologiques et combinatoires : dans l'usage, le mot *etxe* est de forme lexicale (polysyllabique) et de combinatoire lexicale (ce mot a « appris » à se positionner relativement à l'adverbe et à l'adjectif au sein de la lexis en amont du nexus). Cette altérité des contraintes constitue un obstacle difficilement franchissable, et de fait en basque on ne voit guère de mot lexical réaliser cette opération, sauf dans un cas précis : lorsque son sens lexical relève d'emblée du domaine de l'espace et entre dans une relation d'analogie ou d'attraction avec les questions traitées par le nexus. Ceci concerne des termes comme *barne* et *barru* (idée d'intériorité), *kanpo* (« champ » en tant qu'extériorité de la maison), *gain* (supériorité spatiale, le dessus), *azpi* (infériorité, le dessous), *erdi* « milieu ».

Les emplois en contexte font apparaître que la grammaticalisation par transfert d'un mot lexical à caractère spatial de la lexis vers le nexus s'opère en trois étapes, la dernière étant rarement réalisée. Considérons le cas de *kanpo*, qui en basque actuel signifie « surface », « zone » (« champ cultivé » se dit *soro*).

La première étape réside dans la formation d'une expression figée qui forme un nexus complexe où s'intègre l'unité lexicale, exactement comme les locutions prépositionnelles :

Beste gauza bat da "etxea etxearen kanpotik begiratzea", kanpo hori etxearen ingurua baita.

C'est autre chose de « regarder la maison de l'extérieur de la maison », car cette zone fait le tour de la maison.

Ici, le locuteur joue sur les deux sens de *kanpo* : le second, purement lexical, est la « zone » ; le premier, inséré dans l'expression *etxearen kanpotik* 'maison-de extérieur-de' (*-ren* : possessif défini, *-tik* : ablatif), se spécialise dans l'expression de l'extériorité du fait d'être confronté à un terme lexical muni d'une intériorité, ici *etxe* (une zone devient un dehors si on la pense relativement à une maison avec son intérieur). Cet effet de corrélativité sémantique est typique du basque : de la même manière, l'absolutif est un cas nominal indéterminé qui ne spécifie aucun rôle sémantique particulier (*sagua dator* « la souris vient »), alors que le même

cas exprime le patient si et seulement si on trouve dans le même énoncé un agent marqué par un ergatif *-k* (*katuak sagua jaten du* « le chat mange la souris). Le « sens » de l'absolutif varie selon qu'il est non délimité par la présence d'autres marqueurs (ergatif, datif) ou délimité par eux, auquel cas il se réserve celui des rôles qui n'a pas été pris par les autres cas (patient, trajecteur, source d'affect...), avec une variation des effets de sens assez déconcertante et d'apparence incohérente si l'on ne tient pas compte du mécanisme de distribution et de scission qui en est à l'origine. Le versant sémantique de la grammaticalisation de *kanpo* relève de la même dynamique : l'idée de zone se restreint à celle d'extériorité dès lors que l'idée corrélatrice et adverse d'intériorité a été réservée à l'unité lexicale à laquelle *kanpo* se relie, ici *etxe*. Ce cas semble assez différent de ce que Guillaume nomme la dématérialisation dans le cadre de la psychomécanique du langage, où la décoloration sémantique relève d'un évidement de traits et d'une stylisation de la forme représentationnelle sans qu'un mécanisme de clivage conceptuel comparable à celui ici évoqué ne soit en cause.

Au plan syntaxique, l'analyse est donc :

etxearen kanpotik

maison-DET-POSS hors-ABL

'maison-la-de extérieur-depuis'

« depuis l'extérieur de la maison »

On a clairement affaire à une locution postpositionnelle, dont l'ordre inverse celui de la locution prépositionnelle correspondante dans les langues romanes, compte tenu de la contrainte typologique basque de la progression de la lexis vers le nexus et la syntaxe interne du nexus. De manière remarquable, on trouve des constructions parallèles dans des langues munies de contraintes typologiques similaires, comme le japonais. Avec *barne* « intérieur », qui correspond en japonais à *naka* :

basque *hozkailluaren barnean*

japonais *reezoko-no naka-ni*

glose 'frigorifère-de intérieur-dans'

« à l'intérieur du frigorifère »

La seule différence est que le basque présente le marqueur de définitude *-a* (*hozkaillua* « le frigo », *barnea* « l'intérieur ») que le japonais ignore ; à ce détail près, la séquence est la même, avec des marqueurs de sens proche (*no* : possessif, *ni* : locatif ou datif selon les contextes), et même de formes comparables (*-en* et *no*, *-n* et *ni*), ce qui s'expliquerait d'une part par l'hypothèse controversée de Morvan (1996) sur les origines communes du japonais et du basque, et d'autre part par la cognématique de Bottineau (2002) (l'existence d'un répertoire de marqueurs phonémiques de processus cognitifs interprétatifs de bas niveau), aspect du problème que l'on ne peut explorer ici en détail du fait de sa richesse extrême en basque. Ainsi, en termes de lexis et nexus, on peut analyser l'expression basque *etxearen kanpotik* comme une lexis *etxe* « maison » suivie d'un nexus complexe [*aren kanpotik*] « à l'extérieur de », nexus au sein duquel se trouve enchâssée une sous-lexis (une *sublexis*) *kanpo* pourvue de son propre subnexus *-tik* « depuis » (ablatif) et relié à la lexis antérieure et intégrante *etxe* par le génitif défini *-aren*. On représente le couple lexis / nexus intégrant par les accolades et le couple *sublexis* / *subnexus* enchâssé par les crochets : {*etxe*}{*aren* [*kanpo*][*tik*]}. On peut parler de grammaticalisation faible (ou *in posse* dans la terminologie guillaumienne, « en puissance ») dans la mesure où l'unité lexicale *kanpo* est intégrée au nexus de *etxe* tout en préservant sa propre « lexicalité » du fait de conserver son propre

subnexus (-tik) et de ne pas se relier directement à la lexis antérieure (mais via le génitif -ren). Il existe également une structure, rarement utilisée, avec le génitif délimitatif en -ko (indéfini) en lieu et place du génitif possessif défini (-aren) : *etxeko kanpotik* « depuis l'extérieur de la maison ».

La seconde étape consiste précisément à stabiliser et figer le couple sublexis / subnexus (*kanpotik*) en l'accolant directement à la lexis intégrante (*etxe*) sans plus passer par un relateur génitif (*etxe* et non *etxearen*) :

Ahal dudanean joaten naiz etxe kanpotik jatera.

« Quand je peux, je sors de la maison pour aller manger ».

La construction littérale est 'je sors de maison à manger' et une traduction cibliste serait « je vais manger en extérieur », par opposition à « chez moi ». La disparition du génitif défini -aren permet de penser la maison en tant que catégorie et non occurrence singularisée, et de détourner l'attention des qualités particulières de la maison concernée, qui ne sont d'aucune pertinence ici, contrairement à l'exemple *etxea etxearen kanpotik begiratzea*, où il était justement question d'observer la maison depuis l'extérieur, de conjointre les attentions sur sa spécificité. On a affaire ici à un cas de grammaticalisation moyenne, ou *in fieri* « en devenir » dans la terminologie de la psychomécanique : le couple sublexis-subnexus [*kanpo*][*tik*] est formellement préservé, mais pris dans son ensemble, il forme directement le nexus de la lexis intégrante {*etxe*} {*kanpotik*}, ce qui revient à faire entrer *kanpo* (lexical) dans le train (grammatical) formant le nexus de *etxe*, en totale contravention avec les principes de modularité exposés précédemment.

La troisième étape, la grammaticalisation forte ou *in esse* (« effective », actualisée au sens guillaumien) de *kanpo*, survient lorsque ce mot perd son propre subnexus, cessant d'exister lui-même en tant que sublexis, et remplit à lui seul le nexus de *etxe*, comme dans cet extrait d'une publicité pour une petite table :

(...) *eta erabiltzen dugu gela bakoitzean eta asko etxe kanpo ere* « et nous l'utilisons dans certaines pièces et souvent aussi dehors / en extérieur. »

Les trois niveaux de grammaticalisation que l'on vient d'évoquer concernent théoriquement tous les termes lexicaux fréquents utilisés pour les relations spatiales d'intériorité, extériorité, supériorité, infériorité et centrage. Ceci donne lieu à un système particulièrement productif : (i) la sublexis peut se clôturer par un subnexus exprimant de nombreux « cas » ; pour *barne* « intérieur » : *barnean* « à l'intérieur » (inessif), *barnetik* « depuis l'intérieur » (ablatif), *barnez* « par l'intérieur » (instrumental), *barnera* « à l'intérieur » (allatif directif), *barneraino* « jusqu'à l'intérieur », *barnerakoan* 'dans le d'à l'intérieur' « au moment d'entrer », considéré par les dictionnaires comme un adverbe ; (ii) la sublexis peut être précédée soit du génitif possessif défini -aren (*etxearen*) ou du génitif délimitatif indéfini -ko (*etxeko*), ou de rien (*etxe*), comme dans *etxe barnez eta kanpoz* « par l'extérieur et par l'intérieur de la maison » ; (iii) certains des termes concernés vont jusqu'à la grammaticalisation forte, comme *kanpo* « extérieur », *barne* et *barru* « intérieur », mais apparemment pas *azpi* « sous » ni *gain* « sur ». Toutes les possibilités du système ne sont pas exploitées, d'autant que certaines compositions apparaissent par composition directe : *zubiazpi* « le sous-pont » (la partie inférieure du pont, terme très utilisé en architecture et par les groupes de taggeurs qui s'adonnent à la décoration urbaine : *Zubi azpiko lan ederra* « joli travail de sous-pont », commentaire laissé par un internaute sur la photo d'un graffiti)¹. *Etxebarne*, *etxebarru*, *etxebarren* et *etxebarrunbe* signifient « intérieur de la maison » (cf. le nom propre *Etxebarne*),

¹

<https://www.flickr.com/photos/96843110@N03/15208196227>

et l'emploi fréquent de *-ko* (génitif délimitatif) pour la dérivation d'adjectif forme par exemple *etxebarneko* qui, en contexte adjectival, signifie 'de maison' = « domestique ». Le basque fonctionne par constructions, et un même segment peut être ressenti comme adverbe complexe et figé, adjectif complexe ou syntagme adverbial selon son insertion dans l'énoncé, sa fréquence d'usage, son figement, ce qui empêche le plus souvent de réifier les unités observées et de leur attribuer une catégorie stabilisée; toutes les occurrences de *etxe barne* ne sont pas des couples lexis + nexus avec *barne* comme unité lexicale grammaticalisée comme nexus de *etxe*, et des voies distinctes permettent de produire des résultats superficiellement similaires, mais bien distincts par la morphosyntaxe comme par le sens.

Du côté de l'usage, c'est le règne de l'hétérogénéité, et on ne présentera pas ici de résultats statistiques issus d'une étude sur corpus de l'ensemble considérable de combinaisons attestées, aussi se contentera d'esquisser certaines tendances. Sur des combinaisons aussi pointues, les corpus électroniques donnent trop peu de résultats pour être significatifs (ils sont utiles pour explorer les contextes d'emplois, mais pas les fréquences ni tendances d'usage), aussi s'appuie-t-on également sur des requêtes Google, qui le plus souvent donnent des écarts quantitatifs suffisamment importants (comme *etxeko barnean* (4), *etxearen barnean* (264), *etxe barnean* (1390)) pour que l'on s'autorise à y voir un symptôme de ce qui est effectivement en usage (évidemment sans pouvoir trier par dialectes, âges, genres discursifs, compétence des scripteurs, donc l'intérêt reste très limité). Ce qui semble se détacher, avec tout le recul nécessité par « l'insécurité » des données, c'est que les combinaisons typiques comme *etxe + barne* préfèrent nettement la grammaticalisation moyenne, alors que les combinaisons plus atypiques comme *zubi + azpi* (« pont » + « sous ») préfèrent nettement la grammaticalisation faible et excluent presque complètement la forte : la force de poussée dans le processus semble proportionnel à la faible coloration sémantique de la combinaison.

On ne peut tirer aucune généralisation pour une forme simple comme *azpian* « en dessous de », et les tendances divergent avec le nom auquel l'expression s'associe. Avec *mahai* « table », la grammaticalisation moyenne (*mahai azpian* : 2850) l'emporte sur *mahaiaren azpian* (895) – alors que la plupart des grammaires donnent ce dernier comme principal ou unique modèle – et *mahai azpi* (123, dont les cas où *mahai azpi* est le composé « zone sous la table » et non pas notre construction). Compte tenu du nombre limité d'occurrences de ce dernier cas, on peut en dépouiller la liste (que l'on n'appellera pas corpus) et y constater que *mahai azpi* ne s'emploie que dans des cas typiques, comme le chat qui se cache sous la table (*katua mahai azpi doa* « le chat va sous la table »), comme pour faire du « aller-sous-table » un comportement prototypique ou une classe d'action propre à ce type d'agent (contrairement à la balle qui « va sous la table » par hasard, sans que l'identité de « balle » ne la prédestine culturellement à cette direction plutôt qu'à une autre). Inversement, avec *zubi* « pont », *azpian* s'associe presque à égalité avec *zubiaren* (grammaticalisation faible, 2850) et *zubi* (grammaticalisation moyenne, 2080). *Zubi azpi* est rare (369) et signifie le plus souvent « le sous-pont » comme notion et rarement « sous (le) pont » comme localisation, et en ce cas, on le trouve dans les textes où être ou aller sous le pont est un art de vivre, chez les sans domicile fixe par exemple, conformément à la prototypicité impliquée par la grammaticalisation forte. En anglais, le figement correspondant *sleep under bridge* est répandu y compris à des formes conjuguées, alors que le français *dormir sous pont* n'apparaît apparemment qu'à l'infinitif (la généralité de « sous pont » étant indexée sur celle du verbe sans sujet spécifique). Plus une combinaison est originale ou incongrue, plus elle s'en tient à la grammaticalisation faible : pour « de (ablatif) / par sous le pont », on trouve *zubiaren azpitik* (8580) vs *zubi azpitik* (1040) ; pour « au milieu du pont », *zubiaren erdian* (4830) vs *zubi erdian* (107), à l'inverse du plus ordinaire « sur le pont » *zubiaren gainean* (1260) vs *zubi gainean* (2920), expression basique dont le succès en grammaticalisation moyenne était prévisible. On ne peut rien dire de

zubi gain (grammaticalisation forte) car l'expression est à la fois un nom composé (surface du pont, éventuellement du pont de navire), un toponyme, un nom d'association, de restaurant, d'arrêt de bus... dont les innombrables occurrences (3820 au total) « noient » celles qui nous intéressent. Toutefois, il faut remarquer que même les constructions relativement incongrues comme *zubiaren azpitik* « de/par sous le pont » sont très utilisées, par milliers d'occurrences, ce qui est considérable pour une langue comme le basque. C'est dire que les locuteurs sont réellement entraînés à cette productivité du système et, de ce fait, habitués à pratiquer des formes de représentation qui apparaissent comme complexes pour un francophone ou un anglophone dont la langue ne prévoit pas de procédure habituelle pour ce type de chemin conceptuel, alors que pour un bascophone, ces « sentiers battus » donnent à vivre comme ordinaire et simples des élaborations parfois surprenantes (Bottineau 2015 sur la simplicité en basque).

Pour terminer cette section, évoquons le mot *buru* « tête », qui se prête à deux formes de grammaticalisations. Il est intéressant de remarquer que ce mot est d'emblée liée à la notion d'espace par des expressions comme *burutik burura* 'de tête à tête' (ablatif + allatif) « d'un bout à l'autre », exactement comme en breton *penn da benn*, alors qu'on n'observe pas ce phénomène avec *tête*, *head*, *Kopf*, *cabeza*, *testa* etc. A la forme instrumentale *buruz* 'par tête' et précédé du datif, se forme une expression de structure analogue aux grammaticalisations faibles des termes d'espace et dont le sens est « à propos de », « au sujet de », « en ce qui concerne », où *buruz* désigne réflexivement l'activité mentale des interlocuteurs qui transitent d'une idée à une autre par association : *Amak aurkituta saguari buruz* « A propos de la souris trouvée par maman » (= « que maman a trouvée »). L'expression est figée, on n'a pas affaire à un couple lexis + nexus libre, et *buruz* ne renvoie pas à une situation matérielle comme *autoz* « en voiture » dans les emplois ordinaires de l'instrumental.

Enfin, l'expression *bere buru* « sa tête », invariable en nombre selon les grammaires normatives, est utilisée pour l'expression des actes réfléchis, et peut être ambiguë dans certains contextes :

Ispiluan bere burua ikusten du « il se voit dans le miroir » ou « il voit sa tête dans le miroir »
Ispiluan bere(n) burua(k) ikusten dute (ambiguïté levée : pas d'accord pluriel de *bere burua* pour le réfléchi)

En basque actuel, on constate tout de même que l'interdiction d'accord n'est pas suivie, ce qui relativise le niveau de grammaticalisation :

Oso polita litzateke, noski, beltz amerikanoek beren buruak bigun-bigun emantzipatu ahal izango balituzte.

« Ce serait très bien, évidemment, si les Américains noirs pouvaient s'émanciper en douceur. »

Bideo hau ikusi dutenek ezin eragotzi dezakete beren buruei galdetzea nola eduki litekeen halako gizon bat giltzapean.

« Ceux qui ont vu cette vidéo ne peuvent peut-être pas s'empêcher de se demander comment on aurait pu garder un individu pareil sous clé. »

= amorce de grammaticalisation retenue par l'académie mais contrariée dans l'usage par la pression analogique et l'habitude de cohérence entre zones de redondance.

Le basque prohibe strictement les conjugaisons à accord multiple même si les agglutinations correspondantes ne posent pas de problème à générer : **ispiluan ikusten naut* (*naut* = 'je-me', avec absolutif 1 *na-* et ergatif 1 *-t*). Ceci est dû à la fonction différencielle des marqueurs *-k*

ergatif et *-i* datif, dont on a dit qu'ils distinguent respectivement un intervenant-source et une destination-cible relativement à un site pris pour repère (l'ensemble formant une Gestalt muni d'un plan absolutif, un pic ergatif comme support d'instabilité et un creux datif comme support de stabilisation) : on ne peut écarteler un même participant entre deux positions relationnelles mutuellement exclusives incompatibles **nik ni*, et en conséquence le verbe ou l'auxiliaire ne peut incorporer par réplication la configuration d'indices qui figurerait ce modèle impossible, d'où **naut*. L'expression *bere buru*, avec sa dimension méronymique, désigne le tout par l'une de ses parties « tête », rompant avec la réflexivité et coréférence pure.

3 Auxiliaires et périphrases verbales

Il règne un relatif consensus sur l'idée que le basque a développé un système de périphrases verbales et de conjugaisons analytiques soit au contact du latin et des langues romanes, soit dans le cadre d'un phénomène aréal plus largement répandu sur les langues d'Europe. Le basque actuel distingue une conjugaison analytique ou périphrastique (possible pour tous les verbes) d'une conjugaison synthétique (réservée à une douzaine de verbes courants comme *joan* « aller »).

	Conjugaison synthétique (présent) singulatif	Conjugaison périphrastique part. inacc. + AUX présent itératif	traduction
<i>etorri</i> « venir »	<i>nator</i> <i>natorkizu</i>	<i>etortzen naiz</i> <i>etortzen zatzait</i>	je viens je viens à vous
<i>eduki</i> « avoir, posséder »	<i>daukat</i> <i>naukazu</i> <i>dauzkagu</i>	<i>edukitzen dut.</i> <i>edukitzen nauzu</i> <i>edukitzen ditugu</i>	je l'ai vous m'avez nous les avons
<i>eraman</i> « apporter »	<i>daramat</i> <i>daramakiot</i>	<i>eramaten dut</i> <i>eramaten diot</i>	je l'apporte je le lui apporte

La première est formée d'un participe préfinal (dit futur, présent ou passé) porteur d'une spécification d'aspect (prospectif, inaccompli ou accompli) et d'un auxiliaire final porteur des marques de personne (accord multiple), de temps (*-n* pour le passé, présent non marqué) et de modalité (*-ke* pour le potentiel, qui bloque le marquage de l'aspect sur le participe) : *etortzen naiz* 'venant je-suis' « je viens ». On se contente d'évoquer le cas de l'indicatif, suffisant pour aborder la question des auxiliaires. A ce mode, le participe et l'auxiliaire varient librement indépendamment l'un de l'autre, avec effet de compositionnalité sémantique et de modularité morphosyntaxique :

- variation aspectuelle : *etorriko naiz* « je viendrai » (participe futur), *etortzen naiz* « je viens » (participe présent), *etorri naiz* « je suis venu » (participe passé).

- variation de la valence de l'auxiliaire : *etorriko naiz* « je viendrai » (auxiliaire monovalent), *jango dut* « je le mangerai » (auxiliaire bivalent ergatif + absolutif), *gustatuko zait* « ça me plaira » (auxiliaire bivalent datif + absolutif), *emango diot* « je le lui donnerai » (auxiliaire trivalent ergatif + datif + absolutif). Ces quatre régimes de valence sont compatibles avec les deux autres participes, et on peut les enrichir de marqueurs *-ke* (potentiel) et/ou *-n* (passé) pour des paramétrages plus spécifiques (*etorriko nintzen* « je serais venu » construit comme un futur dans le passé révolu 'j'étais à venir' (mais je ne le suis plus)).

La conjugaison synthétique consiste à affixer les marqueurs des paramètres de l'auxiliaire directement sur le verbe, qui ne reçoit donc pas les marques d'aspect propres au participe : *banator* « je viens », *badakit* « je le sais », *badaramakiot* « je le lui apporte » (passé *baneramakion* « je le lui apportai », conditionnel passé *baneramakiokeen* « je le lui aurais apporté », etc. La majorité des verbes a perdu cette conjugaison synthétique en diachronie : *liburua hau irakurtzen dut* 'livre ce lisant je-le' « je lis ce livre », avec participe présent et auxiliaire bivalent, n'a pas de forme synthétique correspondante en basque actuel. De ce fait, on peut interpréter l'émergence des formes périphrastiques comme un phénomène de déflexivité progressive (Bottineau 2010) : tous les paramètres verbaux sont relocalisés dans une forme autonome postérieure en syntaxe, l'auxiliaire, ce qui permet à la fois de décondenser le groupe verbal (Morel 2010) en rééchelonnant les différents marqueurs, et malgré tout d'enrichir le système en créant un participe apte à recevoir ces trois participes (et encore bien d'autres spécifications), avec le déploiement sémantique et pragmatique que cela suppose. En somme, il est raisonnable de considérer que le basque s'est opportunément appuyé sur des calques structuraux et parfois emprunts morphologiques romans (comme le suffixe d'accompli *-tu* de certains participes passés : *gertatu* « se passer ») pour exploiter plus profondément sa propre productivité tout en gérant l'ergonomie énonciative et interprétative requise pour une utilisation aisée par les locuteurs (un fait de simplicité dans la terminologie de Berthoz : Bottineau 2015). Pour les verbes qui ont conservé la double conjugaison, les deux structures se complètent par l'aspect (*banator* « j'arrive » (singulatif, décisionnel, et ancré dans l'action, proche de l'acte de langage) ; *etortzen naiz* « je viens » (itératif ou singulatif selon contextes, et en focalisant plus distinctement le sujet).

La morphologie agglutinante de l'auxiliaire final est d'une grande richesse compte tenu de la variation du régime de valence et des autres paramètres. La situation est en partie comparable à celle du verbe *aller* en français : l'auxiliaire dans un régime de valence donné fait appel à des segments empruntés à des formes attestées encore utilisées comme verbes, par exemple *izan* « être », *egin* « faire » (verbe, et auxiliaire de mise en relief de l'action : *erosi egin du* « il l'a acheté », structurellement comparable à l'anglais *he did buy it* et surtout aux périphrases verbales du breton avec *ober* « faire » pour la focalisation de l'action). Certains auxiliaires sont inattestés et reconstruits à partir de l'observation des formes conjuguées, comme **edin* et **ezan* pour le potentiel selon le régime de valence, **edun* pour la conjugaison bivalente absolutif + ergatif. Certains auxiliaires reconstruits sont liés à des verbes existants comme *eduki* « posséder », verbe à conjugaison synthétique (*dauka* « il l'a ») qui intervient lui-même comme auxiliaire dans certaines périphrases. On n'entrera pas ici dans le détail des discussions qui rattachent les formes actuelles à des verbes attestés ou reconstruits, mais on souhaite évoquer certains principes. Une partie des formes conjuguées actuelles s'apparente à de pures agglutinations d'éléments formateurs dépourvus de racines lexicales : *eraman diot* 'apporté le-lui-je', où *d-* (3^e personne) et *-t* (première personne) occupent les sites de l'absolutif et de l'ergatif (en l'absence de marqueurs *-n* de passé ou *-ke* de modalité finaux), et où *-i* introduit un marqueur datif intermédiaire (3^e personne *-o-*). Le plus souvent, ces agglutinations répliquent approximativement ou précisément celles que l'on retrouve autour des radicaux de verbes lexicaux en conjugaison synthétique : *badaramakiot* « je le lui apporte », où *da* verbal correspond à *d-* (absolutif, 3^e personne), *ki* à *i* (introduceur du datif), *o* à *o* (3^e personne dative) et *t* à *t* (ergatif, 1^{ère} personne *da* réduite). Au passé, avec *-n* (final) : *baneramakion*, *eraman nion* (*ne/n*, *ki/i*, *o/o*, *n/n*) « je le lui apportai ». Pour cette raison, il n'est pas toujours nécessaire de chercher à rattacher une forme agglutinée d'auxiliaire à un verbe lexical reconstruit : il suffit d'un processus de déflexivisation direct et global pour extraire de tout verbe en conjugaison synthétique un modèle d'agglutination que l'on peut répliquer sous une forme autonome sans racine lexicale moyennant quelques ajustements morpho-phonétiques comme la chute du *k* de *ki* pour éviter les incompatibilités

consonantiques dans l'attaque. Cela étant, il n'est pas non plus question d'exclure purement et simplement des faits de grammaticalisation classique : des formes auxiliées comme *dut* « je le » font bien écho à des verbes comme *eduki* « posséder », ou *naiz* « je suis » à un verbe *izan* « être » attesté. Il semblerait donc logique d'explorer une voie composite qui considère que (i) une partie des formes observées au sein des paradigmes des auxiliaires sont des délocalisations simples de matrices ou modèles d'agglutinations extraits des verbes synthétiques, (ii) une partie des formes recrute des marqueurs issus de la réduction de verbes anciens encore utilisés ou disparus, attestés ou reconstruits (comme **edun* dans sa relation à *eduki*), et (iii) les verbes lexicaux sont eux-mêmes déjà des formes agglutinées selon les mêmes principes (comme *du* commun à *eduki* « posséder » et la forme auxiliée *dut* « je-le »), ce qui fait de ces formes des agglutinations analogues qui ne requièrent pas nécessairement l'hypothèse d'un auxiliaire intermédiaire inattesté comme **edun*. La question de fond est que l'unité lexicale basque est elle-même souvent une agglutination d'éléments formateurs, ce qui réduit sa robustesse, et rend possible la réutilisation des mêmes éléments formateurs dans des configurations analogues sans qu'il y ait à envisager un phylum de grammaticalisation au niveau de l'unité lexicale.

Cependant, le basque présente également divers verbes qui sont plus classiquement issus de notions lexicales (noms et verbes) avec décoloration sémantique et changement de propriétés syntaxiques. Le mot *egin*, nom « action » ou verbe « faire », « fabriquer », entre comme verbe support dans la composition de verbes composés comme *euria egin* 'faire la pluie' « pleuvoir » ou *lan egin* 'faire travail' « travailler », *lo egin* 'faire sommeil' « dormir », avec divers degrés d'intégration signalés par la présence du défini *-a* (*euria egin*) ou son absence (*lan egin*), et où *egin* perd son signifié agentif et se réduit à un marqueur de situation ou d'évènement. Quand coexistent un verbe simple (*landu* « travailler ») et un composé (*lan egin* « travailler »), le premier focalise la relation à la matière et implique un travail technique (*zura / herria landu* « travailler le bois / la pierre ») alors que le second focalise l'agent et sera monovalent (*lan egin* « travailler ») (le *-du* de *landu* est emprunté à *-tus* latin et marque la résultativité affectant le patient dans la construction bivalente).

En outre, *egin* est utilisable comme opérateur de mise en relief du verbe : *erosi dut* 'acheté je-le' « je l'ai acheté », *erosi egin dut* 'acheté faire je-le' « je l'ai acheté » (avec effet de focalisation et d'insistance), *Jan eta edan egiten da* « il mange et il boit » (pour un patient hospitalisé, ça ne va pas de soi), en particulier dans des contextes de discours rapporté (*erosi egingo duela esan du* « Il a dit qu'il va l'acheter »), où la prise de recul énonciative fait du procès un fait observé par un observateur détaché. *Egin* reste toutefois un verbe pouvant porter l'aspect à sa forme participiale : *erori egingo da* 'tomber faire[participe futur] il' « il va tomber », vs **eroriko egin da* (où *egin* perdrait son statut de participe et la possibilité de porter les marques d'aspect, en ce cas transférées à *erori* « tomber »).

De la même manière, le mot *ari*, nom « activité », « tâche », « travail » ou verbe « agir », entre dans la composition d'expressions météorologiques comme *Euria / Haizea ari du* 'pluie-la / vent-le agit il-la' « il pleut » / « il fait du vent » avec un verbe final bivalent muni d'un indice absolutif correspondant au phénomène présenté comme patient et un indice ergatif de troisième personne masquant une sorte d'agent fantôme responsable ou causateur du phénomène (cf. *il fait du vent*, dont la construction d'apparence transitive calque cette bivalence ; ou la construction « Zeus pleut » en grec ancien). Le principe en basque est celui de la spécularité : la valence verbale s'ajuste de manière plastique au nombre de participants notionnels explicites (figurés par des groupes nominaux) ou implicites, et donc tout verbe est potentiellement muni de deux, trois, voire quatre régimes selon les « castings » argumentaux que l'on peut impliquer dans le procès qu'il signifie (et certaines constructions comme le passif ignorent certains de ces arguments, comme l'agent ergatif, ou en ajoutent, comme

l'allocutaire pour la conjugaison allocutive, cf. infra) ; mais certains verbes météorologiques ou de phénomènes physiques se caractérisent par une valence figée avec syntaxalisation : *Urak irakitzen* du 'l'eau le bout' « l'eau bout », *Leihoko kristalak distiratu du* 'fenêtre-de-la briller il-le' « Le carreau de la fenêtre brille ». Dans ces deux derniers énoncés, l'argument fantôme est cette fois l'absolutif, l'ergatif étant pris en charge par l'unité lexicale (*urak* « l'eau », *kristalak* « le carreau ») qui le présente en situation d'agent comme intervenant extérieur sur un support non défini. Il est possible que ces constructions fossilisent des configurations disparues où un patient était présent : l'eau fait bouillir quelque chose (un aliment), et « briller » c'est aussi « éclairer quelque chose ». Du reste, dans des textes récents, on observe le verbe « bouillir » dans des constructions monovalentes pour parler de l'ébullition spontanée de l'eau liquide à température ambiante sur Mars pour cause de gravitation et pression atmosphérique insuffisante : *ura irakitzen da* 'eau-la bouillant elle' (absolutif, monovalent), phénomène naturel où l'on n'envisage aucun objet à faire bouillir, même à titre fossile. Le verbe *ari* est lui-même impliqué dans les changements de régime valencielle : employé comme auxiliaire au sens de « être occupé à », il forme le progressif et construit des procès avec agent mais sans marquage ergatif, comme *Jon sagarra jaten ari da* 'Jean pomme-la mangeant occupé est' « Jean est en train de manger la pomme ». Il arrive que *ari* comme verbe et auxiliaire se cumulent en une combinaison *aritzen ari da* « il est en train d'œuvrer à ». Cette structure est d'analyse ambiguë : *ari* est employé comme auxiliaire dans la mesure où il ne porte pas la marque d'aspect, réservée au participe (ici *jaten*), mais il fonctionne aussi comme verbe avec actant unique (*Jon*) parallèlement au participe avec actant unique (*sagarra* « la pomme », relié à *jaten* « mangeant ») ; chaque forme verbale ayant un argument unique, aucun des deux ne se marque à l'ergatif même si l'un des deux est interprété comme agent : l'ergatif marque la relation liant deux participants par rapport à un même verbe. En outre, il est des emplois où *ari* porte lui-même la marque de l'aspect (*ariko*, *aritzen*, *aritu*), et des constructions où il se combine comme verbe support relié à un nom déverbal ou un nom d'action à l'inessif (*lanean ari da* 'travail-dans-le occupé est' « il travaille », *erosketan ari dira* 'achat-dans-les occupés sont' « ils font des courses »). Contrairement à *egin*, *ari* admet soit de rejeter la marque d'aspect (*irakurtzen ari da*), soit de la porter (*irakurri aritzen da*), et de fonctionner comme participe. Si on se focalise sur *ari* comme unité lexicale, on peut identifier un continuum de grammaticalisation nuancé et complexe, mais si on le définit comme un marqueur notionnel acatégoriel et faiblement contraint, on dira plutôt qu'il est capable de s'inscrire dans une vaste gamme de constructions qui lui attribuent a posteriori des propriétés catégorielles de discours, ce qui semble plus en convenance avec les habitudes discursives du basque et la forte modularité séparant les unités lexicales des inscriptions syntaxiques.

4. La morphémisation du sexe en basque

Le basque ne possède aucun genre grammatical lexical : il ne présente aucun système de classification abstraite de type masculin vs féminin qui concerne le lexique indépendamment du sexe biologique et se manifeste par des faits d'accord. Le défini *-a*, le numéral *bat* « un », les démonstratifs ne varient pas avec le genre. En revanche, dans le domaine du lexique et de la grammaire des relations humaines, la distinction masculin / féminin est elle-même une distinction biologique qui fonde à la fois des oppositions et des modèles schématiques de relations qui peuvent s'inscrire d'une part dans le lexique des relations de parenté, et d'autre part dans la morphosyntaxe de la communication intersubjective, ou allocutivité.

Dans le lexique, l'inscription de la distinction sexuelle se traduit par l'existence de doublons lexicaux : le frère d'un frère se dit *anai*, celui d'une sœur *neba* ; la sœur d'une sœur *arriba*, celle d'un frère *ahizpa*. Et l'inscription des niveaux de parenté et d'alliance se réalise par la

formation de composés lexicaux analytiques où s'articulent les partenaires d'un ensemble donné : « les enfants » se dit soit synthétiquement *haurrak*, *umeak*, ou *anai-arrebak* 'les frère-soeur' par analyse de la fratrie. Le couple peut être désigné en tant que couple marié *senar-emazteak* 'les mari-femme' (où *emazte* est littéralement « la donneuse », implicitement d'enfants ; la femme se dit également *emakume*, de *eman* « donner » + *ume* « enfant »), ou en tant que couple parental *aita-amak* 'les père-mère'. L'évolution de la reconnaissance des genres (non grammaticaux cette fois) a conduit à l'apparition de nouveaux composés comme *senar-senarrak* (couple homosexuel masculin) et *andre-andreak* (couple lesbien), dans des contextes revendicatifs d'abord, puis normalisés aujourd'hui (dans des documents administratifs officiels notamment). La plupart de ces termes n'ont pas d'équivalent dans les autres langues ; ils témoignent d'une sensibilité culturelle particulière à la dialectique des distinctions inter-individuelle et des modèles d'appariements relationnels qu'elles déterminent.

C'est exactement cette logique qui sous-tend la grammaticalisation du sexe de l'allocutaire par morphémisation. On prend ici grammaticalisation au sens lâche d'inscription d'une catégorie dans un système morphosyntaxique, mais aussi dans le sens plus technique d'inscription d'une distinction morphologique lexicale par une forme grammaticale réduite : à *gizon* « homme » et *neska* « jeune femme » correspondent les indices verbaux *ka* (allocutif masculin, formes réduites *a* et *k* selon contextes) et *na* (allocutif féminin, forme réduite *n*), avec la possibilité que les indices soient une réduction des lexèmes ou que les deux niveaux soient construits à partir des mêmes éléments formateurs *k* et *n*, opposition qui sous-tend toute la grammaire du basque (les deux génitifs, les deux participes futurs, les degrés de l'adjectif). La conjugaison allocutive consiste à distinguer l'allocutaire par son sexe biologique en ajoutant *ka* pour un homme et *na* pour une femme, ce qui revient à augmenter d'un degré la valence verbale par rapport au nombre de participants lexicaux concernés par la prédication verbale. Soit un énoncé monovalent non allocutif :

Arauk arauak dira. « *Le règlement, c'est le règlement.* »

L'auxiliaire *dira* est monovalent (absolutif, 3^e personne plurielle). Dans sa reformulation allocutive, la figure de l'allocutaire *ka* ou *na* s'inscrit dans une place actancielle disponible, ici celle de l'ergatif, disponible du fait de l'absence de participant lexical ergatif. L'auxiliaire est donc bivalent :

Arauk arauak dituk / ditun. « (*Je te dis à toi, homme -k / femme -n, que*) *le règlement, c'est le règlement.* »

Avec un auxiliaire bivalent absolutif + datif, l'ajout de l'allocutif va encore occuper le site ergatif vacant : *gustatzen zait* « ça me plaît », *gustatzen zaidak / zaidan* « (je te dis que) ça me plaît ». Avec un auxiliaire bivalent ergatif + datif, l'allocutif peut s'inscrire dans la place vacante du datif : *ikusi dut* « je l'ai vu », *ikusi diat / dinat* « (je te dis que) je l'ai vu » (où l'allocutif est précédé du *i* introducteur de datif évoqué précédemment). Enfin, si l'auxiliaire est d'emblée trivalent absolutif + datif + ergatif, il se produit un retraitement complémentaire par mutation morphologique *d/z* du marqueur absolutif initial, qui permet de ne pas le compter dans la matrice actancielle et de désaturer l'ensemble : *eman diot* « je le lui ai donné », *eman zioat / zionat* « (je te dis que) je le lui ai donné » (et non **dioat / *dioan*, saturés). La même mutation se produit lorsque l'on ajoute un marqueur de passé à la place finale de l'ergatif (*ikusi dut* « je l'ai vu », *ikusi zuen* « je le vis ») ou encore dans les combinaisons absolutif-datif qui ne se terminent pas par l'ergatif normalement attendu en position finale : *gustatzen zait* « ça me plaît » (et non **dait*). Les études diachroniques expliquent ces faits morphologiques par l'inscription dans les paradigmes de formes issues d'un auxiliaire reconstruit *ezan* où se serait joué un amalgame *di* → *z*, ce qui est tout à fait possible, mais

l'observation des faits synchroniques suggère également l'existence d'une cohérence systémique actuelle qui s'est affranchie de ces parcours génétiques. L'allocutivité se distingue très clairement du pronom de deuxième personne comme participante au procès : (i) le pronom tonique de deuxième personne *hi* « toi », non allocutif (= non réservé à la figuration exclusive d'un allocutaire non impliqué dans le procès), ne distingue pas le sexe, ce qui se retrouve dans la forme monovalente du verbe ou auxiliaire *hi haiz* « toi, tu es » (**haik*, **hain*), alors que la distinction apparaît dans toutes les formes plus que monovalentes (*duk / dun* « tu as », *diok / dion* « tu le lui » ; (ii) ce pronom *hi* est inutilisable en conjugaison allocutive : (**hik*) *egia duk / dun* « (*toi,) je te dis que c'est vrai (allocutif) vs *hik egia duk / dun* 'toi, tu as le vrai' → « toi, tu as raison » ; (iii) l'allocutif opérant la distinction instantanée de l'allocutaire dans le cadre de l'interaction immédiate où se joue l'expérience du couplage interlocutif, il n'est utilisable que dans les propositions indépendantes ou principales assumées comme prises en charge par le locuteur, mais est exclu des subordinées présentées comme attribuée à un énonciateur altérisé fictif ou réel, ce qui bloque tout effet de « concordance allocutive » :

**Eguraldia ona dunan esan dut*

« J'ai dit que (je te dis à toi, femme, que) il fait beau »

Les formes de conjugaison allocutive *ka* et *na* insèrent dans la morphosyntaxe de l'agglutination verbale une distinction sexuelle empruntée au lexique et construite sur les mêmes éléments formateurs que certaines unités lexicales : elles morphémisent la catégorie de l'allocutivité en morphématisant la distinction de sexe par laquelle se spécifie un allocutaire défini. L'idée qu'il s'agisse de grammaticalisation est discutable compte tenu du rôle des éléments formateurs au niveau submorphémique commun au lexique et à la grammaire, aussi convient-il soit de ne pas employer le terme, soit de le faire en assumant les ajustements typologiques nécessités par les particularités du basque. L'inscription grammaticale est régulée par (i) la variation du placement des marqueurs *ka* et *na* (et de leur allomorphie) au gré des matrices actanciennes en lesquelles on les insère et (ii) la régulation des possibilités d'insertion par des contraintes d'ordre énonciatif liées à la subordination, aussi est-on bien dans une figuration grammaticalisée d'une distinction a priori lexicale. Au plan pragmatique, l'allocutivité permet de (a) motiver le contenu de l'énoncé par le rapport interpersonnel particulier qui lie deux interlocuteurs qui se connaissent bien (émotions positives et négatives, complicité sur des savoirs partagés), avec effet de spontanéité et de sincérité ; et (ii) en cas de présence de témoins, souligner le lien privilégié qui réunit les interlocuteurs dans un environnement social où tout autre allocutaire possible ne serait pas nécessairement traité de la sorte, ce qui permet de différencier la teneur des liens sociaux affichés. La pratique du tutoiement (*hi* « toi ») n'implique pas forcément l'emploi de la conjugaison allocutive, aussi convient-il de distinguer la présentation que l'on fait de celui à qui on s'adresse (pronom *hi*) et celle du lien par lequel on l'interpelle et agit verbalement sur lui (allocutivité).

On terminera cette section par des remarques sur les conjonctions de coordination, qui manifestent des faits de grammaticalisation liés à la présence d'éléments formateurs comparables à ce que l'on vient de mentionner pour *ka* et *na*. D'une part, le basque possède des coordonnants *eta* « et », *ala* et *edo* « où », *baina* « mais » qui s'utilisent en syntaxe soit comme coordonnants ordinaires comparables à ceux des langues romanes et germaniques, soit comme particules interlocutives finale : *Baina... Milou da eta !* 'Mais... Milou est et !' « Ma parole, c'est Milou ! » *Erotuta al haiz ala ?* 'fou es où ?' « Tu es devenu fou ou quoi ? » *Nire kapela ekartzeko baina !* 'mon chapeau apporter mais !' « Mon chapeau, je vous dis ! » L'orientation de la conjonction est énonciative et articule deux segments du dire du locuteur en termes d'ajout (*eta*), substitution (*edo*, *ala*) ou de polémique réflexive entre énonciateurs gérés par le même locuteur (*baina*), alors que la particule finale gère les mêmes relations avec

l'allocutaire : *eta* final introduit une conséquence implicite comme la surprise qui doit être partagée ; *ala* final introduit une alternative bloquée et empêche l'allocutaire de proposer une autre explication plutôt que de l'y inviter (comme la question tag de l'anglais avec intonation non interrogative, ou certains emplois de *oder* final en allemand) ; *baina* final fait de la revendication une réponse au refus d'obtempérer du partenaire dialogal. En outre, une forme réduite de *ala*, *al*, morphématise l'interrogation totale : cf. *Erotuta al haiz ala ?* 'fou es ou ?' « Tu es devenu fou ou quoi ? » où *al* souligne grammaticalement et de manière neutre l'existence de deux réponses possibles « oui » ou « non » que *ala* lexical focalise ensuite dans le cadre du conflit ; enfin, le basque possède deux « où », *ala* exclusif et *edo* inclusif, parallèlement au système de l'interrogation qui oppose *al* (exclusif) et *ote* (inclusif) : *erotuta ote haiz ?* « Tu es donc fou ? » (ou il faut imaginer autre chose?) - *ote* n'étant pas dérivé de *edo*, mais composé des mêmes éléments formateurs. De même, *eta* « et », lié au latin *et*, comprend également les éléments formateurs d'une particule résultative *-ta* que l'on a rencontrée sur un participe passé *amak aurkituta sagua* « la souris trouvée par maman » : *eta* en basque cumule les propriétés sémantiques de *et* et de *ta*, d'où son utilisation comme opérateur de conclusion énonciative. Ceci montre comment, dans une langue agglutinante où joue un répertoire d'éléments formateurs, des faits de grammaticalisation lexicale et d'emprunts sont sous-tendus par des faits de mise en cohérence systémique fondés par des analogies hétérogènes mais convergentes et la mobilisation d'un répertoire en partie partagé par les deux systèmes, ce qui rend nécessaire une approche mixte où l'on traite conjointement du niveau lexical et d'un niveau submorphémique, qui permet des va-et-vient entre le fait lexical et grammatical dans les deux sens (question soulevée par Ziegeler 2004). Il faudrait expliciter ici le rôle des cognèmes (Bottineau 2002), mais c'est là l'objet d'une autre étude.

Conclusion

Le bilan pour le basque dépend des présupposés théoriques que l'on se donne. Si l'on s'en tient à la grammaticalisation d'éléments d'origine lexicale, le basque offre des possibilités limitées compte tenu de la modularité du groupe nominal (lexis et nexus), de celle du groupe verbal (conjugaison périphrastique), et de la récursivité (inclusion de propositions dans la lexis de groupes nominaux pour former la subordination : *ikusten duzun gizona* « l'homme que vous voyez », où la proposition [*ikusten duzu*] « vous le voyez » forme la lexis que le nexus *-n* relie au nom *gizona* à la manière d'un génitif, faisant de la subordonnée un adjectif ou complément du nom « postcédent ». Dans ce système, les faits de grammaticalisation concernent surtout les nexus complexes (incluant des unités lexicales) et l'auxiliarité des conjugaisons périphrastiques incolores et sémantiquement colorées. En revanche, en s'intéressant au rôle des éléments formateurs, on relève des faits de grammaticalisation de niveau submorphémique qui concernent les particules finales dans leur relation aux conjonctions et à divers autres classes d'opérateurs comme les particules résultatives (entre autres). Ceci illustre le fait classique que la nature même de ce que l'on considère a priori comme observable linguistique relatif à un questionnement donné comme la grammaticalisation dépend des présupposés théoriques afférents à la question traitée et à celle de sa constance ou variation typologique, en particulier pour une langue telle que le basque.

Références

Antonov A. (2013), « Grammaticalization of allocutivity markers in Japanese and Korean in a cross-linguistic perspective », M. Robbeets et H. Cuycken (eds.), *Shared Grammaticalization: With special focus on the Transeurasian Languages*, Amsterdam, Benjamins, 317-340.

- Bottineau D. (2002), « Les cognèmes de l'anglais : principes théoriques », R. Lowe (dir.), en collaboration avec J. Pattee et R. Tremblay, *Le système des parties du discours, Sémantique et syntaxe, Actes du IX^e colloque de l'Association internationale de psychomécanique du langage*, Laval : Les Presses de l'Université Laval, Québec, Canada, 423-437.
- Bottineau D. (2009), « Les postpositions en basque : quel rapport à la préposition ? », J. François, E. Gilbert, C. Guimier, M. Krause (dir.), *Autour de la préposition*, Bibliothèque de Syntaxe & Sémantique, Caen : Presses Universitaires de Caen, 91-103.
- Bottineau D. (2010), « Typologie de la déflexivité », D. Bottineau, L. Begioni (éds.), *La déflexivité, Langages* 178, juin 2010, 89-113.
- Bottineau D. (2015), « Les langues naturelles, objets complexes, systèmes simplexes : le cas du basque », Louis Begioni & Paola Placella (eds), *Problématiques de langues romanes, Linguistique, politique des langues, didactique, culture, Hommages à Alvaro Rocchetti, Linguistica* 69, Fasano, Schena Editore, 55-85.
- Bottineau D. & Roulland D. (2007a), « Le problème de la réflexivité en basque », A. Rousseau, D. Bottineau, D. Roulland (dir), *L'énoncé réfléchi*, Presses Universitaires de Rennes, 205-228.
- Bottineau D. & Roulland D. (2007b), « La grammaticalisation de l'adresse en basque : tutoiement et allocutivité », L. Begioni, C. Muller (dir.), *Problèmes de sémantique et de syntaxe, Hommage à André Rousseau*, Editions du Conseil Scientifique de l'Université Charles-de-Gaulle Lille 3, collection UL3 travaux et recherches, 351-372.
- Bottineau D. & Roulland D. (2007c), « La coordination en basque », A. Rousseau, L. Begioni, N. Quayle, D. Roulland (dir), *La coordination*, Presses Universitaires de Rennes, 281-300.
- Bottineau D. & Roulland D. (2010), « Les constructions impersonnelles en basque », F. Daviet-Taylor, D. Bottineau (dir.), *L'impersonnel*, Presses Universitaires de Rennes, 243-263.
- Diewald G. (2011), 2011 « Pragmaticalization (defined) as grammaticalization of discourse functions », *Linguistics* 49-2, 365-390.
- Hancil S. (2014), « The final particle *but* in English : an instance of cooptation and grammaticalization at work », S. Hancil et E. König (eds.), *Grammaticalization – Theory and Data*, Amsterdam, Benjamins, 235-255.
- Heine, B. (2013). « On discourse markers: Grammaticalization, pragmaticalization, or something else? », *Linguistics*, 51(6), 1205-1247.
- Honeste M.-L. (2005), « La théorie des schémas conceptuels intégrés : un prolongement de la théorie guillaumienne ? », O. Soutet (éd.), *La langue française au prisme de la psychomécanique du langage. Héritages, hypothèses et controverses, Langue française* 147, 68-83.
- Manterola J. (2005), « The Basque articles *-a* and *bat* and recent contact theories », Chamoreau C. et I. Léglise (eds), *Dynamics of contact-induced change*, De Gruyter, 231-263.
- Mélac E. (2015), « Comment redéfinir la grammaticalisation ? », communication au séminaire de l'ERCIAC, Université de Rouen, 9 juin 2015.

- Morel M.-A. (2010), « Déflexivité et décondensation dans le dialogue oral en français : marqueurs grammaticaux, intonation, regards et gestes », D. Bottineau et L. Begioni (éds.), *La déflexivité, Langages* 178, 115-131.
- Morvan M. (1996), *Les origines linguistiques du basque*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux.
- Mounole C. (2009), « Disparition de la racine verbale et généralisation de l'emploi du participe : le cas de l'ancienne périphrase de perfectif en diachronie », *Lapurdum* 13, 277-287.
- Mounole, C.(2006), « Quelques remarques à propos de l'histoire des périphrases basques ». *Studies on Basque and Historical Linguistics in honor to R. L. Trask - Ikerketak Euskalaritzaz eta Hizkuntzalaritza Historikoaz. Larry Trasken Oroitzapenetan*, J. A. Lakarra, J. I. Hualde (éds.), *Suppléments d'ASJU* 40. 1/2, 725-740.
- Rebuschi G. (1981), « Autour des formes allocutives du basque », *Euskaltzaindia [Académie de la langue basque]* (éd.), *Euskalarien nazioarteko ardunaldiak*, Bilbao, Iker, 307-321.
- Reguero U. (2012), Erdi Aroko euskararen historia kanpotik eta barnetik, *ASJU* 46: 2, 63-160. (« Histoire du basque d'Erdi Aroko d'un bout à l'autre »)
- Traugott E. C. 1996, « Grammaticalization and lexicalization », in Brown K. & Miller J. (éd.), *Concise Encyclopedia of Syntactic Theories*, Oxford, Pergamon, p. 181-187.
- Wittwer J. (1997), *Psychomécanique guillaumienne et psychologie instituée*, Presses Universitaires de Bordeaux.
- Ziegeler D. (2004). Redefining unidirectionality Is there life after modality?. *Olga Fischer, Muriel Norde and Harry Perridon, Up and Down the Cline: The Nature of Grammaticalization. Amsterdam: Benjamins*, 115-36.